

LE CAMP DE FLOSSENBÜRG – Février/Mars 1944 (d'après Marcel BRETIN)

Nous sommes arrivés au Camp de FLOSSENBÜRG au début de Mars 1944.

Nous venions de Buchenwald, où un séjour d'une quarantaine de jours dans le petit camp (Block 52) nous avait permis de faire connaissance avec le monde concentrationnaire.

Ne possédant aucune spécialité intéressante, pour les fabriques d'armement, nous nous trouvions encore un certain nombre de Roannais dans ce convoi.

Le voyage de Buchenwald à Flossenbürg fut assez rapide, mais pénible. Le départ eut lieu vers 17 heures, et cette fois, dans des wagons à bestiaux dont la porte était largement ouverte. Contrairement à ce qui s'était passé pour venir de Compiègne où nous avons étouffé, là, nous avons gelé pendant une nuit et un jour.

Nous étions rassemblés debout de chaque côté du wagon, laissant la place libre au centre pour les « Posten SS » et pour garder un peu de chaleur, nous sommes restés collés les uns contre les autres à nous frotter mutuellement.

Nous ne savions pas où nous allions, nous avons entendu prononcer le mot « Floss » à Buchenwald, parce qu'il était, paraît-il, inscrit sur des caisses qui devaient nous accompagner, mais personne n'avait pu nous renseigner sur ce nouveau camp.

A part le froid, le voyage fut sans histoire. Je remarquai seulement, au cours de la nuit, que nous franchissions une région montagneuse, et que l'épaisseur de neige était prodigieuse, un mètre au moins.

Le lendemain, en début d'après-midi, nous nous arrêtons à Weiden, et je remarquais que les plaques indicatrices signalaient que cette ville faisait partie du district de Bayreuth. Je savais que Bayreuth était en Bavière, mais à vrai dire, je ne situais pas exactement la Bavière.

Peu de temps après, nous débarquons à la gare de Flossenbürg : première vision sinistre. Des blocs de granit en instance d'expédition encombrant la petite gare, et tout là-haut, sur la colline, noyé dans un ciel neigeux, le fameux « Bürg » ou plutôt, ses ruines. De la neige partout, un froid sibérien. Nous prenons la route du camp qui traverse le village. Des enfants nous insultent et nous jettent des pierres. Et puis, c'est l'arrivée, et nous comprenons tout de suite que nous n'avons rien gagné à quitter Buchenwald. Comme on nous a habillés en « zèbre » pour le voyage, on nous dirige tout de suite sur la salle des douches. Non pas pour nous permettre de nous laver, mais pour changer de vêtements.

Et là, commence le « cirque » que tous les déportés de Floss ont connu.

Nous sommes rangés dans la grande salle de douches qui communique par deux portes avec une autre. Au signal, nous devons nous précipiter vers la porte de droite, et au passage, abandonner en tas, le bonnet, puis la veste, puis la chemise etc... Devant chaque porte, se trouve un Kapo polonais qui frappe à tout de bras. On reçoit donc un coup en entrant dans la salle contiguë, et un autre, en rentrant dans la salle de douches, après avoir abandonné un effet. Contre le mur, entre les deux portes, sur une sorte d'estrade, est assis un Kapo allemand qui dirige les opérations, pendant qu'un « mignon » polonais joue de l'accordéon. Premier contact avec l'enfer des « verts », car contrairement à Buchenwald, ici à Flossenbürg, ce sont des « droit commun » qui détiennent les leviers de commande et non les « politiques » comme à Buchenwald. Après avoir, des heures durant, couru d'une salle à l'autre, sous les coups, pour poser toutes les pièces de notre uniforme, et recommencer le même jeu pour nous vêtir d'effets civils, plus chauds, marqués du KL, nous sortons de la salle de douches, méconnaissables. De véritables guignols. Mais nous avons déjà connu ces déguisements.

Entrée tardive dans un bloc du petit camp dont je ne me rappelle plus le n°, et discours pontifiant d'une sorte de primate qui se révèle être le chef de bloc.

Nous couchons à deux par couchette. Elles sont très humides, et comme je suis au deuxième étage sous le toit, il me pleut dessus toute la nuit.

Le lendemain matin, à peine le coup de sifflet du chef de bloc a-t-il retenti, que les Polonais entrent en action et nous font sortir à grands coups de « gummi ». Il faut avoir le réflexe rapide, et passer la porte quand la matraque est levée. Un sur deux la reçoit et souvent ne s'en relève pas.

Que dire des douze jours qui ont suivi, sinon qu'ils furent, pour nous, un cauchemar ininterrompu. Il faisait un froid intense à cette époque de l'année, et les appels étaient interminables. Certains soirs, nous étions obligés de danser sans arrêt, d'un pied sur l'autre, pour éviter que nos galoches ne restent collées au sol par le gel.

C'est au cours de ces appels au petit camp que nous avons fait connaissance avec un SS baptisé « le boxeur ». Il l'était, paraît-il. Avec un Kapo aussi bien taillé que lui, il passait devant l'alignement des détenus et choisissait une victime. Avant que celle-ci ne sache ce qui allait lui arriver, il lui envoyait un direct du gauche au creux de l'estomac, et le cueillait d'un uppercut au menton, au moment où la douleur l'obligeait à se plier en deux. Le Kapo choisissait un « adversaire » à son tour, et c'était pendant dix minutes un concours à celui qui allait descendre le plus proprement son homme.

Pendant notre séjour, et même lorsque nous fûmes transférés au grand camp, aucun homme de notre groupe ne fut affecté à un Kommando définitif.

Nous étions choisis au hasard, à la sortie de la baraque et affectés à des Kommandos de circonstance. Le plus terrible, car il signifiait une mort presque certaine, était celui que formait et dirigeait lui-même le « Lagerältester » (doyen). Un vert qui était, paraît-il, un ancien champion de ski. Il réquisitionnait une vingtaine de détenus et les attelait à un char composé d'une lourde plate forme sur quatre roues.

Les détenus devaient charger le char de neige ramassée dans le camp ou sur la route d'accès, et ensuite ils devaient le hâler dans la montagne pour déverser la neige dans un ravin. Chaque matin et chaque soir, la moitié du Kommando avait été tuée à coups de gourdin par le « Lagerältester ». Les survivants ramenaient les cadavres sur la plate forme du char.

Pour ma part, j'ai échappé, de même que mes camarades Roannais à ce Kommando de mort. Dans les tout premiers jours, j'ai même bénéficié d'une « planque » et j'en ai fait profiter mon Père. Il existait un Kommando dont le travail consistait à trier des rutabagas pourris dans les immenses silos du côté de l'usine Messerschmitt. Comme je parlais Allemand, j'avais été repéré par un « Vorarbeiter » polonais, qui ne devait guère avoir plus de 16 ans, et qui était d'une férocité sans exemple. Je fus donc embarqué, un beau matin, dans son groupe, et pendant que mes camarades triaient les rutabagas gelés, ce qui était fort pénible, le Polonais s'installait avec moi derrière un énorme tas de légumes, à l'abri de tout regard indiscret des SS, et me demandait de lui traduire en Français, et de lui écrire dans un petit carnet, des expressions « cochonnes ». J'en profitais pour faire affecter mon père à ce Kommando, mais cette sinécure relative ne dura que deux jours, je pense que le Polonais avait épuisé sa soif de connaissances.

Ce fut alors que je fus affecté avec presque tous les Roannais à l'enlèvement de la butte. Il y avait, en effet, à cette époque, à la limite du grand camp, une énorme butte. Une colline presque, que les SS s'étaient mis en devoir d'éliminer dans les plus brefs délais. Nous étions, certainement, plus de 1 000 hommes affectés à ce travail et le « Lagerführer » (commandant du camp) SS était constamment sur place, le fouet à la main, souvent accompagné d'un officier SS armé d'un revolver qui tirait dans le tas à tout moment.

Naturellement, les SS et les Kapos faisaient preuve du plus grand zèle, et les morts furent innombrables. Je me souviens d'un très jeune Hollandais qui fut transpercé d'un coup de pic, parce qu'il avait eu le malheur de se relever, pour souffler quelques instants. Au bout de quelques jours, on demanda des volontaires pour l'usine Messerschmitt, et nous décidâmes de nous faire inscrire, dans l'espoir d'un travail moins rude, mais notre situation n'en fut pas modifiée.

A Flossenbürg, la nourriture était infecte. La soupe était faite de rutabagas gelés, et on ne pouvait mieux la comparer qu'à de la vomissure. Certains étaient incapables de la manger. Il n'y avait pas de soins. Tout détenu qui entrait à l'infirmerie, en ressortait rapidement, après un passage à tabac en règle. Quand il n'était pas mort, et prenait le chemin du « Krematorium ».

Je dois dire qu'au bout de peu de temps, l'espoir de sortir vivants nous avait abandonné. Et c'est précisément quand nous eûmes touché le fond du désespoir, que le destin nous donna son coup de pouce.

C'était, je pense, la veille de notre départ.

En début d'après-midi, nous fûmes rassemblés en vue de la formation d'un « transport » dont nous ignorions bien sûr la destination. Mais il était précisé que les volontaires pour l'usine Messerschmitt devaient se ranger d'un côté, et les hommes du transport de l'autre. Avec mes amis Lapalus, Gaget, Ohmiccia et mon Père, nous nous alignâmes avec les « Messerschmitt ». Mais mes compagnons émirent bientôt l'avis que nous avions commis une erreur, et que, quelque soit le transport, il fallait en être. Je n'étais pas d'accord, car je pensais qu'à chaque étape, nous allions plus loin vers l'Est, et que nous allions finir dans les mines de sel en Pologne. En un instant, nous arrivâmes pourtant à la conclusion que n'importe quel camp ne pouvait être pire que Floss, et d'un seul élan, nous nous précipitâmes dans la cohue des partants pour le transport.

Naturellement, hurlements des Kapos, coups de schlague, vociférations, alignement « zu fünf », mais nous étions perdus dans la masse et personne ne nous retrouva. Il restait, cependant, un écueil à franchir, celui de la sélection. Le groupe destiné au transport fut descendu immédiatement dans la salle de douches, et le cérémonial du premier jour recommença. Au son de l'accordéon et au rythme des matraques, il nous fallut nous dépouiller de nos vêtements et nous entasser nus, au fond de la pièce. Une estrade fut alors avancée et nous attendîmes. Après un très long moment, un gradé SS apparut, qui se révéla être un « médecin ». On lui passa une blouse blanche et on disposa, près de lui, un pot de peinture marron et un pinceau à très long manche.

La sélection commença. On avançait par la droite, les hommes montaient un à un sur l'estrade, où le médecin, après un rapide coup d'œil, leur peignait sur la poitrine : un A, un B ou un C. Les A et les B étaient placés d'un côté, les C de l'autre. Quel était le bon groupe ? Je décidai de me faufiler aux premiers rangs, afin d'obtenir des renseignements. Il ne me fallut pas longtemps, pour être fixé. Je vis que les jeunes et les hommes très forts étaient automatiquement marqués d'un A ou d'un B, alors que les vieillards se voyaient affecter à la catégorie C.

Ceci ne me disait toujours pas quelle était la catégorie destinée au transport, mais l'essentiel, pour moi, était de ne pas être séparé de mon Père, et il avait 50 ans. C'est là que le hasard me servit. Un homme d'apparence assez forte se présenta sur l'estrade, il avait les cheveux blancs, et le « médecin » lui demanda son âge, par l'intermédiaire de l'interprète. Il répondit « 52 ans », et fut aussitôt gratifié d'un C. J'en savais assez. Je revins au fond de la salle vers mes camarades, et dis à mon Père qu'il ne lui fallait, en aucun cas, avouer 50 ans. Bien que maigre, il était très musclé et pouvait donner le change.

Notre tour arriva de passer sur l'estrade, mes amis Gaget, Lapalus et Ohmiccia qui étaient des « armoires à glace » furent gratifiés d'un A. Pour ma part, je fus décoré d'un B et j'attendis le tour de mon Père.

Ce que j'avais prévu, arriva. Le « médecin » lui demanda son âge. Il répondit « 48 ans » et reçut lui aussi un B. Nous étions ainsi réunis dans le même groupe. C'était, par chance, celui des partants. Nos vieux camarades Bretagne et Beyer étaient dans l'autre. Ils devaient mourir quelques jours plus tard, après avoir été affectés aux « Invalides ».

Le reste de la nuit se passa à nous habiller de nouveau, avec des « zèbres », toujours au pas de course, et toujours sous les coups.

Le lendemain matin, encadrés par des SS noirs, de la division « Totenkopf », nous quittions, pour toujours, l'enfer de Flossenbürg.

Nous formions le transport « Hradistko ». Nous étions peut-être 500 Français, Polonais et Russes qui allions, pendant 14 mois, « coloniser Hraditsko – SS Bezirk und Übungsplatz ». Mais comme l'a dit un autre avant moi, cela est une autre histoire.

Témoignage de Marcel BRETIN
Matricule n° 6701